

Foire du livre pour la jeunesse :

# UN PERSAN À BOLOGNE

par Claude-Anne Parmegiani

*Spécialiste de l'histoire de l'imagerie enfantine  
à la Joie par les livres, Claude-Anne Parmegiani s'est rendue à Bologne  
pour la 23<sup>e</sup> Foire du livre pour la jeunesse.  
Son regard neuf sur cette manifestation lui a permis  
d'en ramener une photographie originale.*

**A**ujourd'hui le livre pour enfants est à la fois une expression culturelle et un produit commercial si vaste et si mouvant qu'il est difficile d'en avoir une vision globale. Vue depuis Paris/Seine la production est obligatoirement limitée au choix de créations, d'adaptations et de coéditions déterminé par le contexte culturel et sociologique qui l'investit. Vue depuis Bologne la fenêtre découvre un paysage plus ample.

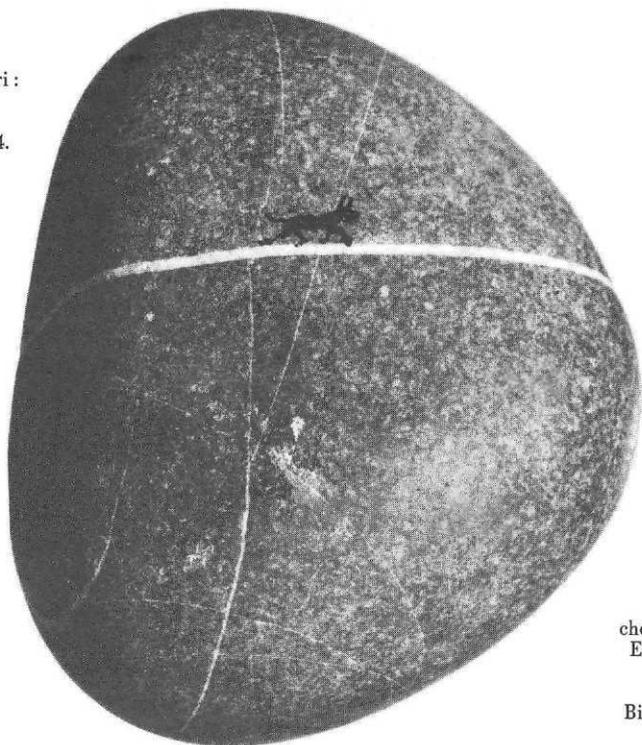
Grâce à une confrontation internationale qui en 1986 réunit 1 023 exposants venus de 57 pays différents, la Foire donne une vision panoramique qui, à défaut d'établir une carte détaillée du territoire, fait surgir les grands courants qui animent l'édition pour la jeunesse actuelle, un peu comme les photographies aériennes révèlent les configurations cachées du sol, les mouvements secrets des mers. L'organisation de la Foire, l'espace sur lequel elle se déroule, sont à la mesure de ce petit continent qu'est l'édition pour la jeunesse : quatre pavillons s'étendant

sur 13 568 m<sup>2</sup>. Bologne c'est cool, et, à condition d'avoir bon pied, bon œil, on a l'occasion exceptionnelle, en réalité annuelle, de faire le bilan de santé de la production internationale.

Car Bologne, c'est à la fois une foire commerciale et une gigantesque exposition. On y voit des éditeurs vendre et acheter, faire leur marché comme de bonnes ménagères et remplir leur panier. On y rencontre aussi des créateurs de tous les âges, de toutes les nationalités qui viennent ici pour voir et être vus, pour convaincre, séduire et démarcher. Rien que de très naturel ; cette situation renoue avec la tradition des grandes foires du Moyen Âge qui avaient pour fonction de susciter des échanges économiques et culturels.

Ici l'on trouve donc pendant quatre jours la plus forte concentration — au mètre carré — de professionnels du livre et de la lecture, venus d'horizons très divers. On parle, on écoute, on fraie et, sans négliger les problèmes légitimes de gros sous, on ne perd pas

Bruno Munari :  
*Da lontano  
era un'isola,*  
Einaudi, 1984.



... scopriamo  
che c'è un cane  
che corre nella stessa direzione.  
Ecco che nasce un problema :  
è il cane che corre dietro  
al ciclista o viceversa ?  
Bisognerà chiderlo a Confucio.

de vue les objectifs de cohérence d'une politique éditoriale dont on explicite les motivations.

Car derrière la Foire bat le cœur de la ville, équidistante de Venise et de Florence, décor de briques roses mélangées aux ocres, ensemble d'une remarquable homogénéité urbanistique, bâti sur le modèle des villes du nord de l'Italie chères à Stendhal, sans palais ni masures mais avec de belles maisons bourgeoises, sises sur la grâce de leurs arcades. Au 13<sup>e</sup> siècle les femmes y étaient professeurs à l'université ; et l'histoire — la petite histoire — raconte que leur intelligence n'ayant d'égale que leur beauté, certaines d'entre elles étaient obligées de faire cours derrière un rideau pour ne pas troubler les étudiants. Voilà qui ramène à la connaissance, au savoir, à sa transmission, comme les fleurs de magnolias dans leur candeur annonçant un jeune printemps, qui en 1986 tarde à naître, parlent d'enfance.

Si la Foire renvoie à la ville, la ville renvoie à la Foire. Et, en marchant dans les rues

ou dans les allées des stands, on se pose la même question : que transmet-on ? Comment le transmet-on et à quel public s'adresse-t-on ? La manifestation de Bologne répond en partie à cette question en offrant à chaque éditeur, à chaque créateur l'occasion de rendre visible son sentiment de l'enfance et de l'exposer dans un contexte international. Ce qui frappe le visiteur venu pour la première fois, c'est l'émergence d'une problématique propre à chaque pays, ou tout du moins à chaque zone culturelle : derrière les drapeaux se dessinent des portraits spécifiques.

Ainsi on remarque le top niveau de la Grande-Bretagne, même si cette année les vieux routiers déplorent l'absence de scoops. Son dynamisme se traduit notamment par l'existence d'une édition populaire qui n'a pas honte de ses « bonnes » séries B, distribuée dans les grandes surfaces et destinée à un vaste public. De vrais livres de poche, héritiers directs des fameux « little pretty

books » édités par le « Bible and Sun » voilà plus de deux siècles, bons à jeter après usage, mais dont la présentation sans prétention ne comporte ni dégradation du texte littéraire, ni avatars honteux de l'illustration.

Parmi les classiques de l'enfance on voit *Winnie l'ourson* illustré par Sheppard dont le trait en noir et blanc s'accommode de la grossièreté du papier. A l'autre extrémité se trouve Mushroom, le champion du récit alléatoire : une nouvelle pratique de lecture qui propose à l'enfant les ingrédients d'une intrigue qu'il construit lui-même en suivant les règles d'un jeu. Cette formule modifie la situation du livre qu'elle place dans un contexte de culture de masse où il devient interactif, au même titre que d'autres médias chauds. A aucun moment il n'est fait état d'objectifs pédagogiques ; en revanche, par leur présentation racoleuse, ces séries s'affirment concurrentes d'autres médias ; c'est pourquoi l'image y occupe une large place. Mélange de maniérisme esthétique propre à une certaine tradition anglaise et d'un relent de bande dessinée de catégorie X, elle laisse perplexe. En France, la série *Investigate* a servi de modèle à plusieurs éditeurs et l'illustration a fait des petits : elle est utilisée sous un emballage chic et toc pour des productions tout à fait chébrans destinées aux adolescents. Enfin à l'occasion du bicentenaire des frères Grimm, Mushroom propose les contes merveilleux en kit : « il était une fois, deux fois. Lisez le livre dont vous serez le héros et vous construirez une histoire chaque fois différente ».

A côté de cela, il existe une production courante d'albums et de documentaires dont la qualité principale est de refléter l'univers quotidien de l'enfant. On y remarque la place occupée par la télévision, l'émergence de nouveaux héros et de mythes suscités par la société contemporaine qui témoignent de l'évolution des modes de vie. On y découvre aussi l'écho d'une violence née des conflits politiques et psychologiques, des tensions économiques et affectives, désamorcés plus

ou moins par l'humour ou la banalisation.

Les documentaires abordent des sujets concrets, voir triviaux (le pull-over, la roue, la banane entrent dans une collection pour 4-5 ans), souvent traités de façon pointue : la visite chez l'oculiste s'accompagne de renseignements pratiques. L'actualité politique et sociale fait partie de l'environnement familier de l'enfant : la récente grève des mineurs est évoquée dans un document sur la mine ; l'héroïne d'une série illustrée a les traits de Margaret Thatcher. Vite périmés, les ouvrages documentaires remplissent une fonction déterminante dans l'apprentissage de la vie sociale des enfants.

C'est une des raisons pour lesquelles ils emploient fréquemment la photographie : image de communication par excellence, accessible à un large public familiarisé à ce mode de représentation par son utilisation dans la presse ou la télévision, dont l'authenticité est rarement mise en doute. Cette attitude rejoint celle de l'image publicitaire qui a peu à peu abandonné l'emploi de la représentation graphique au profit de la photographie. Or, en s'inscrivant dans un réseau médiatique, le livre documentaire tient à affirmer son appartenance à un champ culturel dont il nous faut constater qu'il est éloigné d'un propos pédagogique.

Enfin la réalité sert de rampe de lancement pour la découverte d'un univers de fantaisie, toujours présent dans la littérature anglaise pour enfants (qu'on se rappelle *Tom et le jardin de minuit*, Nathan). Elle est également à l'origine de la démesure de caricaturistes qui ne ménagent pas la sensibilité de ces chers bambins. Steadman, égal à lui-même, n'y va pas avec le dos de la cuillère dans *Voilà mon p'pa* (« That's my dad »). On aime ou on n'aime pas ; tout le monde y l'est pas beau, tout le monde y l'est pas gentil mais l'édition britannique pour une vieille dame a l'air d'avoir une sacrée santé ! En outre, un plaisir qui n'est pas l'apanage d'un pays mais d'un éditeur : Angus & Robertson présente l'œuvre complète de

Spier. Celle-ci est si abondante qu'on ne comprend pas pourquoi certains titres ne sont pas encore traduits en français ; même s'il est clair que le talent de Spier réside dans l'observation minutieuse des petits faits divers d'une vie quotidienne, très ancrée dans un environnement culturel spécifiquement anglo-saxon.

A l'inverse de l'édition anglaise, l'édition italienne pour la jeunesse affiche ses intentions didactiques. Parmi les quelque cent cinquante participants, on remarque un nombre important d'éditeurs scolaires à la recherche d'une pédagogie de la transmission et de l'apprentissage culturels.

Ainsi, CCP, une coopérative milanaise, présente un matériel pour apprendre, basé sur l'éducation du regard et de la pensée conceptuelle. Trois volets comportant : Le pré-graphisme pour les petits de 4 à 6 ans, exploration active du monde des signes, des formes et des couleurs, Les relations espace-temps pour les 6-8 ans, et enfin Les relations logiques.

La démarche — qui bien entendu rappelle la philosophie de Faucher quand il crée les albums du Père Castor dans les années trente — est concrétisée par une utilisation signifiante des ressources spécifiques du support papier, par une mise en page, une invention capables de faire pâlir d'envie n'importe quel graphiste parisien. Quoi d'étonnant alors que les petits enfants italiens soient préparés à aimer la modernité de l'architecture et du design contemporain et l'univers esthétique de Iela et Enzo Mari ; ainsi que celui débordant d'imagination de Mario Mariotti qui chez Fatatrac « dire - faire - s'amuser » invente des activités à partir d'une spectacularisation du corps humain.

Le texte n'est pas un parent pauvre de l'édition italienne. Les « livres de base » traitent des sujets contemporains dans la perspective des sciences humaines. Et la littérature entre à l'école par la grande porte.

Mondadori, un des géants de l'édition, a un secteur scolaire qui présente sous un aspect soigné, adulte, bon marché, quelques-uns des meilleurs auteurs italiens et internationaux, accompagnés d'un appareil didactique signé par une personnalité du monde littéraire ou universitaire.

Chez Einaudi on rencontre les noms d'Elsa Morante, d'Italo Calvino, de Rodari, préfacés par Umberto Ecco. Einaudi édite également Bruno Munari : choc de voir exposées les dernières productions d'un artiste qui reste après cinquante années un des phares de l'illustration contemporaine dont il a diversifié, inventé, renouvelé nombre des procédés spécifiques ; tristesse de constater que les deux seuls livres traduits ces dernières années en France desservent le talent de ce grand bonhomme. Amour pour « De loin c'était une file » (photographies de galets) paru en 1984, où l'on retrouve l'imagination bachelardienne de la matière que Munari visualise comme à son habitude par un certain regard porté sur le monde : textures, couleurs, formes des pierres qui dans l'intimité de leur mémoire minérale révèlent au lecteur — enfant ou adulte — la beauté secrète de la nature.

L'esprit de nouveauté souffle sur le Japon où, à côté d'une bouillie médiatique provenant des films d'animation produits à la chaîne, du type Goldorak et autres joyeusetés, quelques éditeurs sont à eux seuls en train de modifier insensiblement le paysage actuel de l'édition pour la jeunesse.

A tout seigneur, tout honneur, tout d'abord G.C. Presse/Tokyo qui remporte cette année le Grand Prix graphique de Bologne avec : « One Morning », illustrations de Yohji Iazava, texte de Canna Fumakoski, « choisi pour la fusion visuelle adroite entre les images et le texte » (dont le public n'a pas pu juger, à de rares exceptions près, puisqu'il n'existait pas de traduction), « pour le rythme harmonieux qui s'ensuit d'une page à l'autre, pour la qualité technique, sobre mais de haut

niveau, de l'impression et du matériel utilisé ». Ici encore, façons de voir, façons de dire, façons de comprendre le monde. « One morning » a la simplicité de l'enfance, la fulgurance, l'intensité d'une première sensation, la fraîcheur d'un jour nouveau.

Le catalogue de Fukuinkan Shoten est un des clous de la Foire. L'œuvre récente de Mitsumasa Anno y est exposée. On y reconnaît la rigueur d'une démarche logique qui conduit l'artiste à expliciter les concepts d'organisation du monde à l'aide d'illusions d'optique, de faux-semblants visuels ou de procédés de représentation empruntés à diverses cultures. Ainsi les mathématiques selon Anno sont un jeu d'enfants, en trois livres tout le monde devient Einstein.

On l'aura compris, une des particularités de Fukuinkan Shoten consiste à confier indistinctement la réalisation d'albums ou de documentaires aux mêmes illustrateurs de grand talent, si bien que les ouvrages documentaires comportent une dimension esthétique tout à fait comparable à celle des albums. Quand le livre utilise la photographie, c'est avec une intention artistique visible : ainsi Masaaki Imamura photographiant un œuf — très ordinaire — ou des verres ; car dans la culture japonaise la beauté réside dans les choses les plus concrètes, les plus terre à terre. Un petit ouvrage traitant du transit de la nourriture a fait un tabac : il montre comment pour chaque espèce la nourriture est évacuée sous forme de crottes : vision des différentes crottes.

Les Etats-Unis sont proportionnellement peu représentés à Bologne. Néanmoins ils exposent une production généralement dominée par un anthropomorphisme animal qui, après avoir longtemps cultivé la tendresse sécurisante de la peluche (Teddy Bear et Cie), a subi l'invasion des animaux venus du dessin animé, et après la vague des Bugs Bunnies sont arrivées des formes stéréotypées inspirées de Walt Disney ; tout ce zoo cohabite actuellement avec des mutants à

mi-chemin entre le robot et l'animal venu d'une autre planète !

On trouve chez les éditeurs de la côte Est, comme Greenwillows, les illustrateurs et les illustratrices qu'inspirent les travaux sur la lecture de l'image. Donald Crews, Ann Jonas, Tana Hoban, entre autres, créent des images qui ont l'intention de « donner à voir » à l'enfant. De Tana Hoban, toujours pas éditée en France, un imagier photographique pour le premier âge, dont la qualité technique et la dimension esthétique facilitent la fonction pédagogique basée sur la reconnaissance analogique, dans les limites imposées par le statut culturel de l'objet : « tiens, voilà mes chaussures ! »

Chez Harper and Row, Arnold Lobel illustre avec sa tendresse et son humour coutumiers un texte de Laura Geringer « A three hat day ». Un petit éditeur new-yorkais organise la rencontre de deux Edward : Gorey met en images Lear. Ici et là on découvre les nostalgies passéistes des Américains, sensibles notamment à travers les trois livres de paysages de Thomas Locker ; mais ici où est passée l'histoire ? A ce goût pour la peinture savante, le département spécial du Metropolitan répond en exposant des productions à mi-chemin entre le livre gadget et l'objet de papeterie sophistiqué ; des reproductions décorent tantôt un agenda avec de superbes papiers découpés réalisés par Matisse pour Verve, tantôt un carnet d'adresses, un pense-bête, un cahier de recettes avec des œuvres des maîtres ou grands dessinateurs du XVIII<sup>e</sup>, du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle (dont beaucoup proviennent de l'école française). Une telle démarche — en dehors des problèmes de rentabilité — est destinée à familiariser avec une expression artistique un public qui sans doute ne franchira jamais les portes du musée.

Enfin National Geographic, dont la réputation n'est plus à faire et qu'aucune revue européenne n'est jamais arrivée à égaler, se propose de restituer l'idée de volume et de

relief, indispensable à la compréhension de certains sujets scientifiques ou techniques, à l'aide de livres animés.

La Suisse cumule deux prix. Le premier Prix Graphique de la Foire de Bologne (ex aequo avec le Japon), pour le livre de Robine Clignett « Der Hunt des Kamingers » édité par BDV Balisius, choisi en raison de « l'utilisation résolument énigmatique des planches qui « encadrent » des situations d'attente visuelle et invitent le lecteur à suivre un rythme de participation tout à fait personnel ». Le prix Critique en herbe, composé de jeunes lecteurs séduits par la présentation par Sauerländer d'une énième version de « Pierre et le loup » sous la forme d'un petit castelet de papier d'une grande qualité et habileté technique de mise en page.

La Hollande complète sa participation — qui est à la taille de son pays — en exposant des livres historiques dans une vitrine. Les Canadiens varient les formats. Les Nordiques constituent un « Who's who » de leurs meilleurs auteurs et illustrateurs pour enfants. Les Australiens et les Espagnols se cherchent et tentent de se dégager de mouvances culturelles étrangères. Un éditeur norvégien, Aschehoug, édite une collection pour mal-entendants : Les mains qui parlent bien.

La République Fédérale Allemande est infiltrée par l'éditeur suisse Diogenes dont le catalogue comporte des classiques de l'enfance, en particulier l'œuvre d'Ungerer, mais aussi fait preuve d'une recherche sur les formats et leur incidence sur les pratiques de lecture : un Scarry inversement proportionnel à la miniaturisation des figures permet au bonhomme lecteur de se trouver en vis-à-vis (le livre fait environ 80 cm de hauteur) de ces petits détails dont il raffole, alors que des livres lilliputiens (6×8 cm) souples s'adaptent au creux d'une main d'enfant.

Et la France ? La France vue de Bologne n'a pas tout à fait le même visage que la

France vue de l'hexagone. La surface qu'elle occupe par rapport à d'autres pays est ramassée. Le regroupement effectué par l'Office de promotion de l'édition française permet à de petits éditeurs, ou ceux dont la production jeunesse est de moyenne importance, d'être présents. Heureusement, pourrait-on dire, car la section française semble très préoccupée de normaliser sa production, qui est d'une qualité égale, trop égale même, d'où une impression de monotonie. Deux Gallimard dominant par leur taille : d'un côté Gallimard, au look sophistiqué, en face Bayard-Presses, avec un air de ruche bienveillante.

La création, l'originalité, se réfugient, semble-t-il, chez les petits éditeurs qui, diffusés ou repris par les grands, ont les moyens de leur ambition. On peut néanmoins se demander si l'habitude de la marginalité et l'esprit de recherche ne coupent pas du public — en particulier quand celui-ci est formé d'enfants. Toujours est-il que Nicole Claveloux, qui est en train de changer de style, effectue sa mue chez deux petits éditeurs qui prennent le risque du changement : Ipomée publie *Les mésaventures de Poltron, vampire de 3<sup>e</sup> classe* et le Sourire qui mord *Les dessous du sable*.

Traditionnellement la Foire comporte chaque année une exposition d'illustrateurs internationaux qui balise les tendances et l'évolution des courants propres à chaque sensibilité culturelle ; même si l'exposition trouve ses limites dans sa situation où l'illustration, privée de sa fonction, sortie de son contexte matériel, de sa relation avec le texte et devenant sa finalité propre, devient plus difficile à analyser.

En outre cette année elle était complétée par un panorama de la bande dessinée réalisé par Claude Moliterni dont le titre, « L'évolution de la bande dessinée au cours des années 1980-1985 », définit l'ambition historique et documentaire. ■